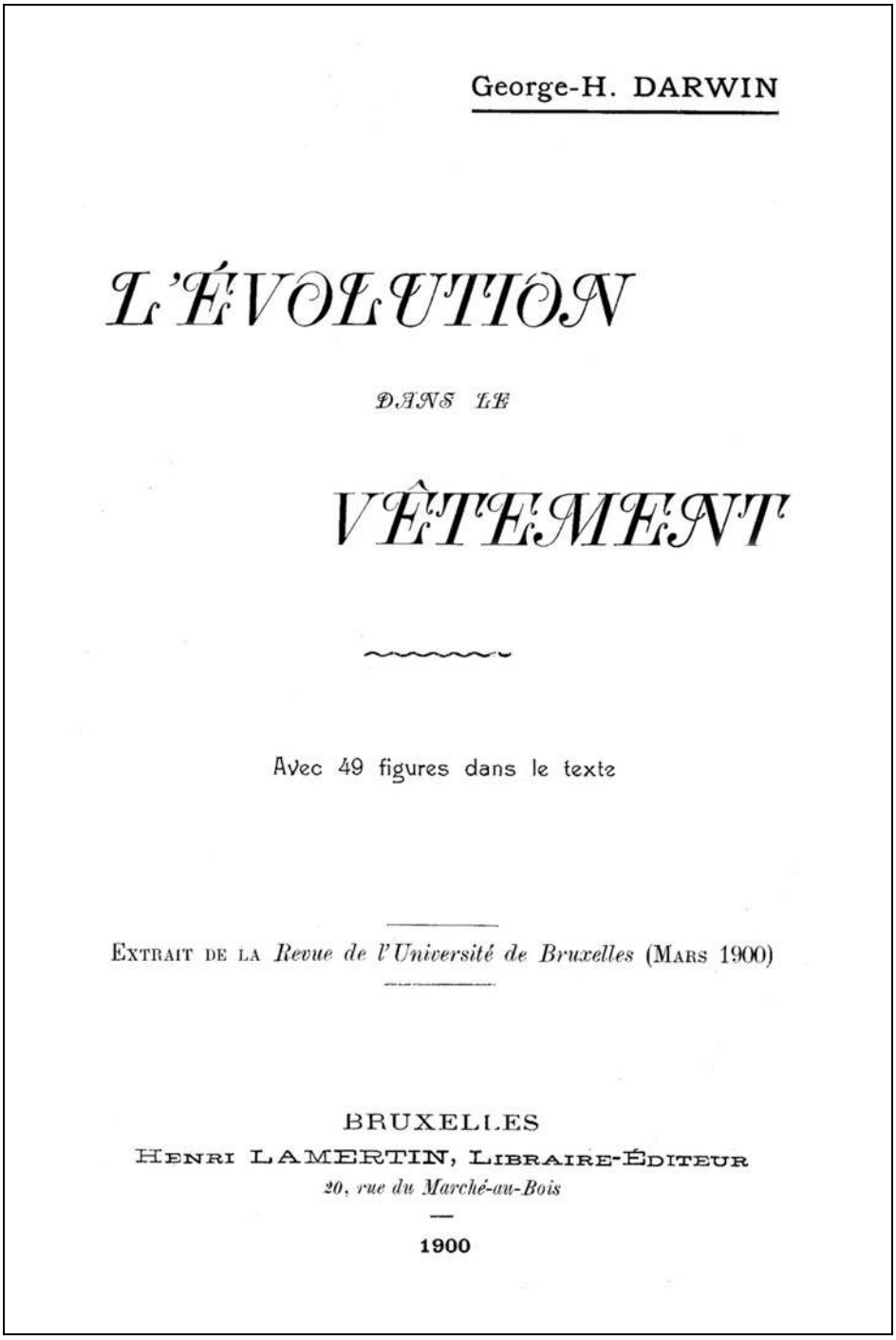
Darwin, George Howard

L'évolution dans le vêtement. Avec 49 figures dans le texte
Extrait de la Revue de l'Université de Bruxelles (Mars 1900)
Bruxelles (Henri Lambertin) 1900, 31 Seiten, 49 Abbildungen



George-H. DARWIN

L'ÉVOLUTION

DANS LE

VÊTEMENT

Avec 49 figures dans le texte

Extrait de la *Revue de l'Université de Bruxelles* (Mars 1900)

BRUXELLES
Henri LAMERTIN, Libraire-Éditeur
20, rue du Marché-au-Bois
—
1900

L'ÉVOLUTION DANS LE VÊTEMENT

PAR

GEORGE-H. DARWIN (1)

(avec 49 figures dans le texte)

L'évolution du vêtement offre une grande ressemblance avec celle des organismes telle que l'expliquent les théories modernes de la descendance; et dans cet article, je me propose de décrire quelques-uns des traits qui leur sont communs. Nous allons voir que la vérité exprimée par le proverbe *Natura non facit saltum* s'applique également dans l'un et l'autre cas; le vêtement est soumis à la loi du progrès et les modes se succèdent avec une continuité presque parfaite. Dans les deux cas, une forme est remplacée par une autre qui est mieux adaptée aux conditions ambiantes du moment. Ainsi, quand la nécessité de monter à cheval à tout instant eut disparu et quand ce moyen de voyager eut cessé depuis quelque temps d'être d'un usage courant, la culotte et les bottes ont fait place au pantalon. Il est évident que le pardessus " Ulster „, si fort en vogue de nos jours, est un vête-

---

(1) Nous sommes heureux de pouvoir donner la traduction de cette étude extrêmement intéressante et trop peu connue; parue en 1872 dans le *Macmillan's Magazine* Nous y avons joint des figures qui complètent le texte anglais. Elles ont été dessinées par M. Em. Closset, sur les indications de M. Henri Hymans, l'éminent conservateur du Cabinet des Estampes de la Bibliothèque royale, d'après des sources se rapprochant autant que possible de celles auxquelles M. Darwin se réfère.

L'auteur, fils de l'illustre Charles Darwin, est lui-même un des astronomes les plus distingués de la Grande-Bretagne. (N. D. J. R.)

www.modetheorie.de
Darwin, l'évolution dans le vêtement, 1900, 3 (28)

ment grandement favorisé par les voyages en chemin de fer; il n'aurait guère pu se propager au siècle dernier, alors que pour voyager on n'avait que le cheval et la patache, où un vêtement de tant d'ampleur eût été très incommode.

Une nouvelle invention offre quelque analogie avec une variation nouvelle dans le règne animal; il y a beaucoup de ces inventions et beaucoup de ces variations; celles qui ne sont pas d'une vraie utilité disparaissent et celles qui sont réellement bonnes sont incorporées par la sélection naturelle comme de nouvelles parties de notre individualité. On peut illustrer ce qui précède par l'exemple du mackintosh et du chapeau gibus, qui ont pris une place assez importante dans notre habillement.

De même, on peut estimer assez exactement le degré d'avancement dans l'échelle du vêtement par la façon plus ou moins complète dont les divers " organes „ sont spécialisés. Ainsi, il y a à peu près soixante ans, l'habit de soirée actuel était le vêtement ordinaire des gens du monde; les bottes à revers, toujours portées par le " John Bull „ démodé, caricaturé par le *Punch*, sont maintenant réservées aux chasseurs; et l'habit rouge était autrefois un vêtement de gala, ce qui ressort des observations suivantes d'un avocat du " Middle Temple „ dans le *Spectator :*

" Ici (en Cornwall), nous nous croyions toujours au règne de Charles II, le peuple ayant fait peu de modifications dans ses vêtements depuis ce temps. Les propriétaires campagnards les plus élégants s'habillent encore avec le chapeau " Monmouth „, et, quand ils vont faire leur cour, qu'ils aient ou non un poste dans la milice, ils portent un habit (militaire) rouge (1). „

Mais, en dehors de l'adaptation générale du vêtement dont nous venons de parler, il y a une autre influence qui agit plus encore sur l'évolution du costume. Ce qui, je le suppose, donne lieu à la mode, c'est l'amour de la nouveauté et la tendance extraordinaire qu'ont les hommes à exagérer toute singularité qui est, soit jolie en elle-même, soit considérée pour le moment comme le signe d'une position sociale distinguée. Cette influence

(1) *Spectator*, n° 129. (Voir p. 356 de Fairholt, *Costume in England*. Londres, 1846.)

Darwin, l'évolution dans le vêtement, 1900, 3 (28)
www.modetheorie.de

offre quelque analogie avec la sélection sexuelle, sur laquelle mon père a tant insisté dans la *Descendance de l'Homme*. Chez les animaux comme dans le vêtement, des restes d'anciens états de développement survivent jusqu'à une époque plus avancée et conservent ainsi des souvenirs lointains de l'évolution.

On peut observer ces restes sous deux formes différentes : 1° parfois la sélection de la mode a favorisé et exagéré quelques parties du vêtement et les a conservées alors et " cristallisées " en quelque sorte comme éléments de notre costume, quoique leur utilité ait complètement disparu; par exemple, les pattes brodées des poches d'uniformes de Cour, maintenant cousues à demeure à l'habit; 2° des parties autrefois utiles ont cessé de servir et se sont transmises sous une forme atrophiée.

Les premiers de ces exemples trouvent leur analogue dans la queue du Paon comme l'interprète la sélection sexuelle, et les seconds dans l'aile de l'Apteryx telle que l'expliquent les effets de la désuétude.

M. Tylor donne de très bonnes illustrations de cette seconde sorte de survivances lorsqu'il écrit (1) :

" Les petites queues ridicules de l'habit du postillon allemand montrent elles-mêmes comment elles en sont arrivées à se réduire à ces " rudiments " si absurdes. Mais les rabats *(band)* (fig. 1) portés par les prédicateurs anglais ne racontent plus leur histoire et ne s'expliquent que lorsqu'on a suivi les étapes intermédiaires par lesquelles ils ont dégénéré, depuis les cols larges et réellement utiles qu'on voit sur les portraits de Milton et qui ont donné leur nom au carton à chapeaux *(band-box)* dans lequel on les conservait. " Ces cols, détail curieux, sont portés encore à l'heure actuelle par les chantres de Jesus-College, à Cambridge.

Fig. 1.
Rabat de prédicateur anglais.

De cette manière, il devient intéressant d'essayer de découvrir les traces de la filiation de nos vêtements et, à ce point de vue,

(1) P. 16. vol. I de *Primitive Culture*. Londres, 1871.

beaucoup de choses qui n'ont, en apparence, aucune signification. prennent un intérêt inattendu.

L'habillement de la femme, qui conserve une grande similitude d'une époque à l'autre, tout en montrant une grande instabilité dans les détails, n'offre pas autant de sujets de remarques que le vêtement de l'homme; c'est pourquoi je me propose de me borner presque entièrement à celui-ci et, commençant par le haut du corps, de passer en revue tous les articles principaux.

CHAPEAUX. — A l'origine, on fabriquait les chapeaux de quelque matière molle, probablement de drap ou de cuir, et pour les accommoder à la tête, on mettait un cordon autour d'eux de manière à les serrer. C'est ce qu'on voit dans une illustration de Fairholt,

Fig. 2.
Femme du XIV^e siècle (d'après Viollet-le-Duc).

Fig. 3.
Femme du XIV^e siècle (d'après Viollet-le-Duc, *Dictionnaire rais. du mobilier franç.*, 7^e partie).

Costume in England, page 524, représentant la tête d'une femme anglo-saxonne portant une coiffe nouée par un ruban (fig. 2) et, page 530, se trouvent plusieurs images de chapeaux portés au XIV^e siècle (fig. 3) qui étaient attachés à la tête par des bandes de drap. Tous les chapeaux primitifs paraissent être fournis d'une espèce de ruban quelconque. Nous avons un exemple de ce qui reste de ce cordon dans le ruban de chapeau actuel. Une pareille *survivance* se fait remarquer également dans les rubans de la

casquette écossaise (fig. 4) et même dans la mitre de l'évêque (fig. 5. 6 et 6*bis*) (1).

Fig. 4.
Casquette de clan écossais.

Fig. 5.
Coiffure du XII^e^ siècle (d'après un manuscrit de la Bibl. nat. de Paris, dans Viollet-le Duc, *op. cit.*).

Il est probable que le ruban aurait disparu depuis longtemps s'il n'avait pas servi à cacher la couture qui attache dans le chapeau la calotte au bord. Si telle est la vraie explication de la

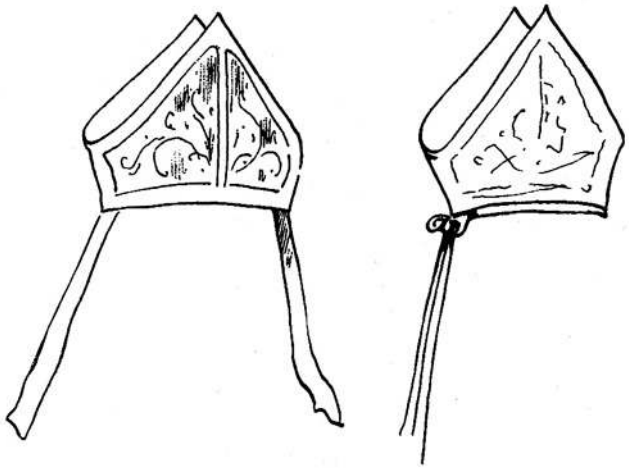


Fig. 6 et 6*bis*.
Mitres d'évêques des XIV^e^ et XV^e^ siècles (d'après Viollet-le-Duc, *Dict. rais. mob. franç.*, 7^e^ partie).

conservation du ruban, nous avons donc ici une partie ancienne qui change de fonction: cas analogue aux vessies natatoires des

(1) Sur l'origine de cette curieuse coiffure, voir Fairholt, p. 564.

poissons, qui leur donnent la légèreté dans l'eau et qui se développent chez les mammifères et chez les oiseaux en poumons et servent de venteaux pour alimenter la chaleur animale.

Les fonctions du ruban ont été reprises dans les chapeaux d'aujourd'hui par deux lacets coulants attachés au cuir intérieur, et ceux-ci, à leur tour, sont devenus démodés car, maintenant, ils sont représentés par un petit morceau de cordon au moyen duquel il n'est plus possible de rétrécir et conformer le chapeau à la tête.

La forme ancestrale à laquelle notre " haut de forme „ a emprunté la plupart de ses caractères est le chapeau à calotte basse et à large bord, avec une plume immense retombant jusqu'à

Fig. 7.
Feutre à large bord (d'après Abraham Bosse, *Le Jardin de la Noblesse française*, 1629).

l'épaule, qu'on portait pendant le règne de Charles II (fig. 7) (1). A la fin du XVII^e^ et pendant le XVIII^e^ siècle, on variait ce chapeau en supprimant la plume et en retroussant les bords de diverses

(1) Voir Fairholt, p. 540

manières. Ces retroussis (en anglais *cocks*) ne furent d'abord que temporaires. On en a la preuve par le tableau de Hogarth qui représente Hudibras battant Sidrophel et son valet Whacum (fig. 8). Dans ce tableau se trouve un chapeau dont le bord est

Fig. 8.
Hudibras, d'après Hogarth.

Fig. 9.
Officier d'artillerie, XVIII^e siècle.

attaché devant à la calotte par trois boutons. Ce chapeau nous reporte au XVII^e siècle. Dans la suite, pendant le XVIII^e siècle, on relevait le bord en deux ou trois endroits, et bien que ces retroussis devinssent permanents, les chapeaux n'en conservaient pas moins les marques de leur origine dans le bouton et le galon au côté droit (fig. 9). Je suppose que le mot cocarde vient d'un insigne porté sur un de ces retroussis *(cock)*.

Le chapeau à cornes d'aujourd'hui, d'une forme si anormale en apparence, se trouve, après examen, être simplement un chapeau de l'espèce dont nous venons de parler. En outre, il apparaît que le côté droit a été relevé plus anciennement que le gauche; car le chapeau n'est pas symétrique et le retroussis du côté droit forme un pli vertical, dans ce qui fut le bord, tandis

que celui de gauche est ramené contre la calotte, de sorte que le côté droit du chapeau est un peu plus vertical que le gauche (fig. 10). Le ruban s'est perpétué ici sous forme de deux glands dorés qu'on voit à peine à l'intérieur des deux cornes du chapeau.

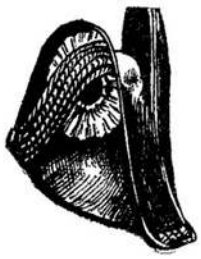


Fig. 10.
Chapeau claque à cocarde et galon.

Fig. 11.
Chapeau d'évêque anglican.

Le chapeau de l'évêque anglican (fig. 11) montre la transition du chapeau à trois cornes à notre haut de forme actuel; et parce qu'il y a soixante ans, la fourrure de castor était à la mode pour les chapeaux, nous sommes maintenant obligés de porter une imitation en soie, que personne ne prend pour de la fourrure, et qui ne résiste pas aux intempéries. Même dans les chapeaux de dames, on peut retrouver les éléments de la calotte, du bord et du ruban.

Le colback de nos hussards offre un curieux exemple de survivance. On le prendrait maintenant pour un couvre-chef de fantaisie; mais, à y mieux regarder, on s'assure qu'il n'en est pas ainsi. Autrefois, le hussard était un soldat hongrois, et il apportait chez nous le chapeau de son pays natal. J'ai trouvé l'explication de ce chapeau dans un tableau représentant un paysan hongrois (fig. 12). Il portait un bonnet de nuit rouge, à peu près comme celui de nos garçons brasseurs ou des paysans siciliens, mais ce bonnet était bordé par une si large bande de fourrure qu'il devenait en réalité un colback très bas. Maintenant, chez nos hussards, la fourrure a augmenté énormément et le bonnet a dégénéré en un ornement mobile, la chausse, qu'on peut détacher à volonté (fig. 13). En dernier lieu, la chausse du nouveau colback du corps royal du génie anglais a disparu, quoique la calotte (qui

est faite en drap et pas en fourrure) soit encore bleue comme était jadis la chausse : cette calotte ne peut toutefois être aperçue si ce n'est à vol d'oiseau.

Fig. 12.
Couvre-chef hongrois (d'après Abraham a Santa Clara, *Recueil de costumes*, 1703).

Fig. 13.
Royal Horse Artillery.

On remarque que les cocardes et les plumes sont toujours portées au côté gauche du chapeau (fig. 14). Une grande plume, telle que l'on en portait au temps de Charles II, ou que mettent actuel-

Fig. 14.
Chapeau Van Dyck.

lement les Bersaglieri italiens, eût empêché l'emploi libre de l'épée : ceci expliquerait en même temps pourquoi le côté droit du chapeau a été le premier à subir un retroussis. Un valet de pied de bonne maison ne se figure certainement pas qu'il porte sa cocarde à gauche, afin de donner pleine liberté au bras qui jadis brandissait l'épée...

Habits. — Tout le monde doit avoir remarqué l'entaille au revers du col de nos divers habits et de nos gilets. Elle est évidemment faite pour permettre de les boutonner autour du cou ; mais elle est à l'état d' " organe rudimentaire „, car cette entaille n'arriverait probablement pas à la bonne place et, dans le gilet tout au moins, il n'y a ordinairement ni les boutons ni les boutonnières nécessaires à cet usage.

Fig. 15.
Pardessus du XVII^e^ siècle
(d'après H. Bonnart).

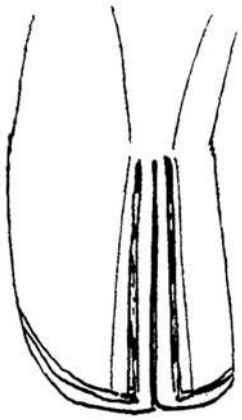


Fig. 16.
Habit du XVIII^e^ siècle.

" La redingote actuelle des messieurs peut être considérée comme dérivant de la *veste* ou long pardessus, qu'on portait vers la fin du règne de Charles II [1]. „ Il paraît que ce pardessus

[1] Fairholt, p. 479.

n'était pas froncé à la taille, était boutonné tout le long du devant et ressemblait comme forme à un sac très lâche. Pour faciliter les mouvements quand on montait à cheval, il était pourvu d'une fente par derrière, qu'on pouvait boutonner à volonté; les boutonnières étaient brodées et, afin que la broderie parût symétrique de chaque côté de la fente, les boutons étaient cousus sur un morceau de passementerie assortie à la boutonnière correspondante (fig. 15). Ces boutons et boutonnières ont laissé leurs traces dans les habits du siècle suivant, sous la forme de galons d'or de chaque côté de la fente des pans (fig. 16).

Vers l'année 1700, il commença à être de mode de froncer à la taille la " veste „ ou habit; on le fit d'abord, à ce qu'il paraît, en boutonnant deux boutons tout près des hanches à des pattes rapprochées du bord de l'habit et placées au niveau de la taille

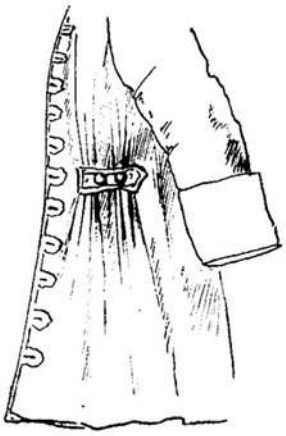


Fig. 17.
Habit du XVIII[e] siècle avec boutons à la taille.

Fig. 16.
Costume de 1710 (d'après Racinet, *Le Costume historique*).

(fig. 17 et 18). De la même manière, nos soldats font une taille à leurs capotes larges, en boutonnant une petite courroie à deux

boutons assez éloignés l'un de l'autre dans le dos (fig. 19)

On voit cette ancienne mode dans le costume d'un homme de l'an 1696 illustrant le *Tale of the Tub* et aussi dans l'image d'un

Fig. 19.
Carabinier belge (d'après nature).

Fig. 20.
Costume de la fin du XVII^e^ siècle
(d'après H. Bonnart).

dandy respirant un bouquet dans le tableau de Hogarth: " *Here Justice triumphs in his Easy Chair* „, et ailleurs encore. Cependant, les gravures de cette période de transition du vêtement sont assez rares et il n'est naturellement pas facile de bien voir les habits sous les bras. Il me semble que cette mode de froncer la taille explique pourquoi, tout en conservant les boutons et les boutonnières sur les bords du devant, on finit par porter le devant de la redingote un peu ouvert.

En-dessous de ces boutons, aux hanches, la redingote tombait évidemment en plusieurs plis; mais dans la plupart des tableaux de Hogarth, quoique les boutons et les plis restent, les fronces au-dessus des boutons ont disparu et des coutures semblent aller des boutons sous les bras. Il y a lieu de rappeler que, dans de pareils détails, l'exactitude de Hogarth est notoire et qu'ainsi ses gravures sont d'une grande valeur pour l'étude du vêtement de

cette époque. A la fin du XVII^e^ et au commencement du XVIII^e^ siècle, les habits paraissent communément pourvus de fentes qui allaient du bord de la basque jusque sous les bras (fig. 20), et celles-ci pouvaient être boutonnées de la même manière que la fente de derrière. Ordinairement, on portait l'épée sous l'habit et la poignée passait à travers la fente du côté gauche (fig. 21). Plus tard, on paraît avoir fermé ces fentes par une couture et, à l'exception de deux ou trois boutons tout juste au haut des fentes, les boutons et les boutonnières furent supprimés. Ainsi, aux habits de l'an 1705 environ, il n'est pas rare de voir plusieurs boutons groupés autour du sommet de chacune des trois fentes (fig. 22).

Fig. 21.
Costume de la fin du XVII^e^ siècle (d'après H. Bonnart).

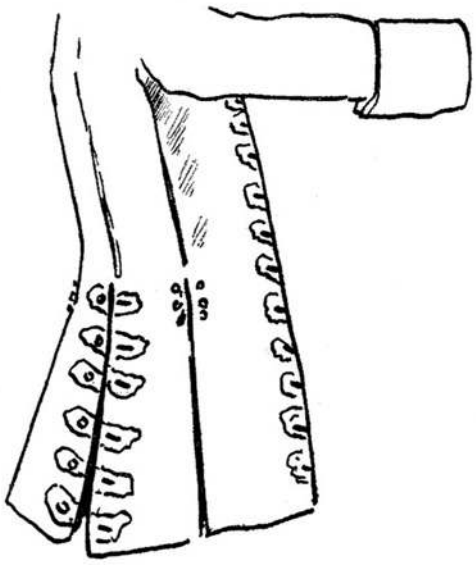


Fig. 22.
Costume de la fin du XVII^e^ siècle (d'après H. Bonnart).

Les boutons couronnant la fente du milieu disparurent entièrement, mais les deux boutons qui se trouvent encore maintenant au dos de nos vêtements ont pour ancêtres ceux des hanches. Il n'est donc pas invraisemblable que nos boutons d'aujourd'hui, tout en représentant ceux qu'on employait autrefois pour froncer la taille comme nous l'avons expliqué, dérivent aussi en partie des boutons destinés à attacher les fentes des côtés.

Les plis que nous portons actuellement au-dessous des boutons du dos sont les descendants des plis tombants de jadis, bien qu'ils aient l'apparence d'avoir été faits pour loger l'ouverture des poches dans les basques et qu'ils les logent en effet; mais on voit facilement que ceci n'était pas leur destination première, car au siècle dernier, les poches se trouvaient placées verticalement ou horizontalement, un peu en avant des deux boutons des hanches (qui depuis ont émigré vers le dos) et elles avaient des

Fig. 23.
Costume de la fin du XVII^e siècle.
(Portrait du comte de Luxe, d'après R. Bonnart, 1694.)

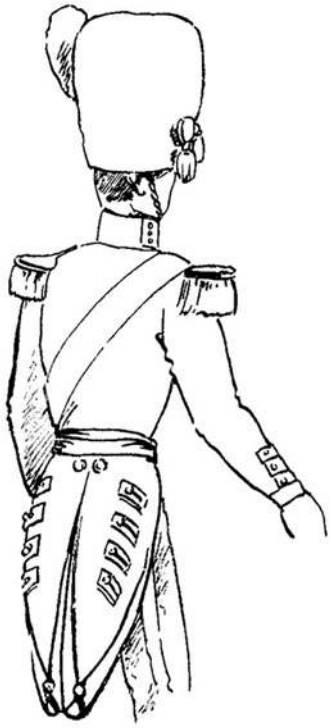


Fig. 25.
Grenadier Guards de l'armée anglaise.

pattes, des boutons et des boutonnières richement brodés (fig. 23). Les poches horizontales se retrouvent dans les pattes des poches de l'uniforme de Cour actuel, déjà mentionnées (fig. 24). Et les poches verticales sont représentées par des soutaches et par une rangée de boutons qu'on peut encore remarquer sur les pans des tuniques des Gardes royaux à pied de l'armée anglaise (fig. 25).

On peut suivre, dans les ouvrages sur les uniformes, le détail des étapes graduelles par lesquelles ce dernier rudiment a passé durant sa réduction progressive, et l'une de ces étapes se voit souvent dans les livrées des domestiques sous forme d'une rangée verticale de trois ou quatre boutons placés vers le bord des basques et fixés à un morceau de drap dentelé (la patte ou fausse poche) qui est elle-même cousue à l'habit (fig. 26).

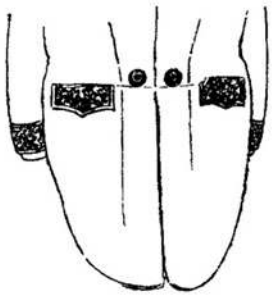


Fig. 24.
Uniforme de cour belge.

Fig. 26.
Habit de domestique.
moderne.

Au siècle dernier, quand les habits avaient de grands pans flottants, il devint de mode (comme on voit dans les tableaux de Hogarth) de boutonner en arrière les deux coins antérieurs de l'habit et en avant les coins postérieurs, de façon à séparer les pans pour la facilité de l'équitation (1) (fig. 27). Cet usage a laissé des traces dans l'uniforme de nos soldats jusqu'à l'adoption de la tunique moderne ; ces traces se voient encore dans quelques uniformes, comme par exemple ceux de " Lord Lieutenant „ et ceux de la Gendarmerie française. Dans les uniformes dont je parle, les habits sont coupés en queues d'hirondelles avec une large bordure de couleur pâle se rétrécissant vers le haut et s'élargissant vers le bas; au bas de la queue, en-dessous du point où les bords se rejoignent et où se trouve ordinairement un bouton, il y

(1) Ceci paraît avoir été en usage en 1760, mais non plus en 1794. Voir CANNON. *Historic Rec. of British Army* (London, 1837), 2nd Dragoon Guards.

a un petit triangle de la même couleur que l'habit, ayant son sommet à ce bouton. Voici comment s'explique cette apparence

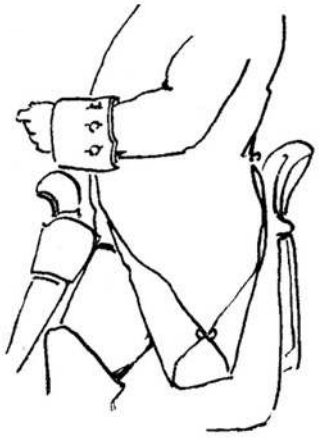


Fig. 27.
Personnage assis sur une selle (d'après Hogarth).

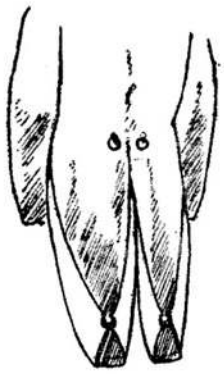


Fig. 28.
Habit à pans repliés et fixé par un bouton.

curieuse : les deux coins, dont l'un se boutonne en avant et l'autre en arrière, ne pouvaient être boutonnés réellement au

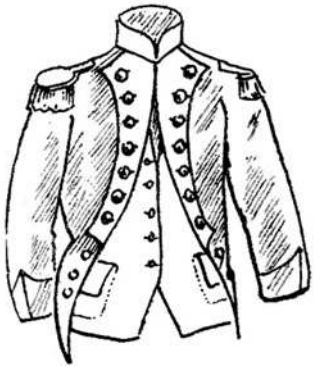


Fig. 29.
Uniforme d'officier garde-côte, 1775, avec revers boutonnés de chaque côté (d'après Racinet, *Le Costume historique*, vol. V).

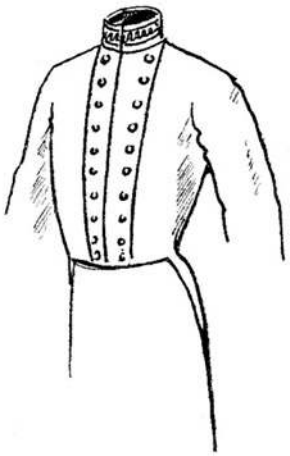


Fig. 30.
Habit fermé par des agrafes et garni de deux rangées de boutons.

bord de l'habit, mais devaient être attachés un peu vers l'intérieur, et ainsi une partie de l'habit se voyait au bas de la queue (fig. 28) : la bordure de couleur pâle, quoique cousue à l'habit,

www.modetheorie.de
Darwin, l'évolution dans le vêtement, 1900, 18 (28)

représente évidemment maintenant la doublure qu'on voyait jadis par le fait du retournement des coins.

Ce n'est qu'à partir du règne de Georges III que les habits furent découpés à la taille, comme le sont nos fracs actuels; mais puisque les habits se terminaient déjà en queue d'hirondelle avant l'introduction de cette mode, il paraît probable que cette forme d'habit fut inspirée par la mode précédente. Et, à vrai dire, des phases de développement, d'un caractère plus ou moins intermédiaire, se remarquent dans les gravures anciennes. Les habits des uniformes du siècle dernier étaient à double rangée de boutons, mais se portaient généralement ouverts, avec les revers rejetés en arrière et boutonnés à des rangées de boutons se trouvant sur l'habit (fig. 29). Naturellement, ces revers laissaient voir la doublure de l'habit et étaient donc de la même couleur que les queues; les boutonnières étaient ordinairement brodées et, ainsi, tout le devant de l'habit devint galonné à profusion. Vers la fin du siècle, les habits furent faits collants et s'attachaient devant par des agrafes, mais les traces des revers persistèrent dans deux rangées de boutons (fig. 30) et dans ce fait que le devant de l'habit était de couleur différente du reste et richement galonné. Des uniformes de cette espèce existent encore dans quelques armées étrangères. Ceci semble expliquer aussi l'emploi du terme "revers„ ou "parements„ appliqué au col et aux manchettes des uniformes, parce que, comme nous le verrons tantôt, ils devaient primitivement avoir la même couleur que les revers véritables. Peut-être cela rend-il compte également de l'habitude de soutacher le devant d'un habit comme on le fait chez nos Hussards et dans d'autres régiments (fig. 31).

Dans une *History of Male Fashions* (Histoire de la mode masculine), publiée par le *London Chronicle* en 1762, nous trouvons que "les *surtouts* (redingotes) ont maintenant quatre revers de chaque côté, qu'on appelle des oreilles de chien; quand ces morceaux sont déboutonnés, ils ballottent en avant et en arrière comme autant de pièces surnuméraires faufilées à un bout seulement, et celui qui porte ce vêtement a l'air de s'être battu au sabre jusqu'à ce que son habit fût taillé en pièces (fig. 32)....

Darwin, l'évolution dans le vêtement, 1900, 18 (28)
www.modetheorie.de

Les gandins les plus raffinés n'ont ni boutons ni boutonnières sur le devant de ces surtouts, si ce n'est sur les dites oreilles : leurs habits ne leur enveloppent le corps que comme une robe de chambre „. Ces " oreilles „ se voient encore sur le devant des vestes de nos officiers sans apparente raison d'être, d'autant plus que ces vestes ne se boutonnent pas, mais s'attachent par des agrafes.

Autrefois, quand les habits se faisaient de soie ou de velours et coûtaient excessivement cher, on avait sans doute l'habitude

Fig. 31.
Dolman de Hussard allemand de 1808.

Fig. 32.
Habit avec « oreilles de chien » (d'après Racinet, *Le Costume historique*).

de retrousser les manches pour ne pas tacher l'habit, et c'est ainsi que la mode des parements fut introduite (fig. 33). Vers la fin du XVII^e siècle et pendant le XVIII^e, les parements étaient largement retroussés, les manches, par conséquent, très courtes, et ceci amena les élégants à porter de grandes manchettes en dentelle à leurs chemises.

Les tableaux de Hogarth et d'autres montrent que les parements des habits se boutonnaient en arrière à une rangée de boutons faisant le tour du poignet (fig. 34). Ces boutons existent encore sur les manches des avocats de la Reine (" Queen's

Counsel „), quoique les parements soient cousus en arrière et que les boutonnières n'existent que sous forme de morceaux de galons. Une telle habitude explique pourquoi les parements de nos soldats sont d'une couleur autre que leurs habits;

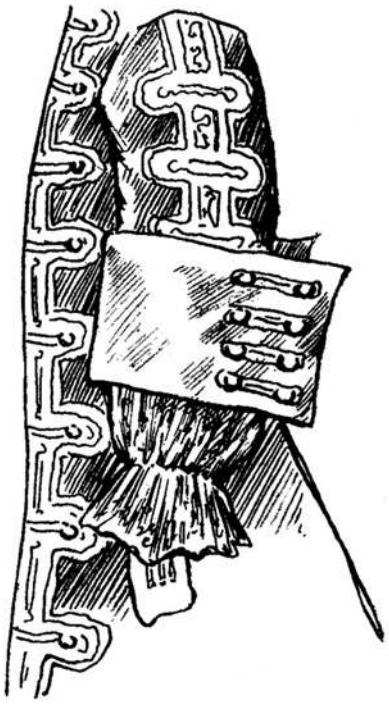


Fig. 33.
Habit de la fin du XVII^e^ siècle
(d'après H. Bonnart).

Fig. 34.
Manche avec rangée de boutons
(d'après Hogarth).

la couleur de la doublure était choisie sans doute par le colonel de chaque régiment, qui avait alors le droit de fournir l'équipement; nous savons, du reste, que la couleur des parements ne fut fixée que tout récemment. La forme du parement chez les régiments d'infanterie a été changée il n'y a pas longtemps, de sorte que sa signification primitive a complètement disparu.

Afin de permettre que la manche fût facilement retroussée, elle était généralement fendue du côté extérieur et la fente pouvait se refermer par une rangée de boutons et de bouton-

nières brodées. Dans les tableaux de Hogarth, on voit d'ordinaire deux ou trois de ces boutons au-dessus du parement retroussé (fig. 35), et, bien que primitivement les boutons fussent, comme de juste, invisibles dans la partie retournée de la manche, cependant, après que cette mode fut devenue un usage tout à fait établi et que les manches se portèrent de nouveau collantes, l'habitude prévalut de coudre les boutons sur la face interne de la manche, qui devenait extérieure par suite du retroussis. On en peut voir l'état originel dans le tableau de Hogarth : les *Guards marching to Finchley*, et ce qui en reste aujourd'hui est excellemment illustré par les parements de ce même régiment de la Garde. Les boutons singuliers et le galon d'or sur les parements et sur les cols des tuniques des " Life Guards „ s'interprètent de même; mais ceci ne se comprend guère qu'en se référant à un ouvrage de modes militaires, comme, par exemple, celui de Cannon : *History of the 2nd Dragoon Guards.*

En temps ordinaire, on porte le collet du paletot rabattu, ce qui en laisse voir la doublure. Aussi, le collet a-t-il souvent une couleur différente de celle du paletot et est-il, dans les uniformes, pareil aux manchettes qui forment avec lui ce qu'on appelle les

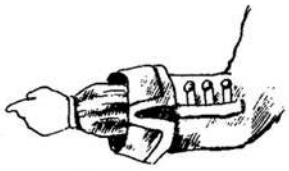


Fig. 35.
Manche retroussée d'un uniforme militaire (d'après Hogarth).

Fig. 36.
Portrait de Lucien Bonaparte (d'après Paul Lacroix. *Le Directoire, le Consulat et l'Empire*).

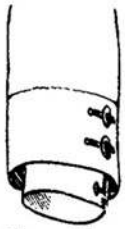


Fig. 37.
Manche moderne.

parements. Un portrait de Lucien Bonaparte dans l'ouvrage de Lacroix, sur le vêtement, le représente avec un collet rabattu

tellement immense que, s'il était relevé, il atteindrait jusqu'au sommet de sa tête (fig. 36). Ce dessin indique que même les cols montants très larges, qu'on portait dans les uniformes au commencement de ce siècle, et qui étaient d'une autre couleur que l'habit, n'étaient que les survivances d'une forme plus ancienne du col rabattu. Aujourd'hui, malgré la différence de couleur qui fait voir que le col était originairement rabattu, il est cependant montant dans tous les uniformes.

Les morceaux de galons ou les coutures, qui font le tour des poignets dans les habits ordinaires actuels (fig. 37), sont évidemment les derniers restes des manchettes retournées.

Pantalons. — Je remarquerai seulement que nous trouvons un état intermédiaire entre le pantalon et la culotte, dans le pantalon de la Comédie italienne dans lequel les boutons des genoux de la culotte sont descendus à la cheville (fig. 38). J'ai vu aussi un domestique allemand qui portait une rangée de boutons allant depuis le genou jusqu'au bas de son pantalon (fig. 39).

Fig. 38.
Pantalon (d'après le Gilles de Watteau).

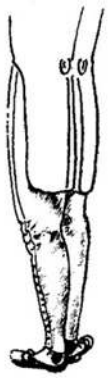


Fig. 39.
Pantalon d'une livrée de domestique moderne (d'après une gravure allemande).

Bottes. — Un des plus beaux exemples de structures réduites nous est offert par les bottes à revers. Ces bottes étaient primitivement faites pour aller au-dessus des genoux, et comme on peut le remarquer dans les tableaux anciens, on prit l'habitude d'en retourner la partie supérieure, de sorte que la doublure devint

visible tout autour du haut. La doublure étant de cuir non noirci a constitué le revers brun tel qu'on le porte à présent (fig. 40).

Le tirant de botte primitif se remarque encore sous forme d'un

Fig. 40.
Botte à revers, avec tirants intérieurs.

Fig 41.
Botte à revers avec tirants simulés.

petit morceau de cuir, cousu solidement au revers (fig. 41), tandis que le vrai tirant est cousu à l'intérieur de la botte. Le derrière du revers est aussi fixé : il serait donc de toute impossibilité de le ramener à sa position originelle.

Autre problème : pourquoi cirons-nous, c'est-à-dire noircissons-nous nos bottes? L'explication se trouve dans le mot français *cirage*. Nous noircissons nos bottes parce que le cuir brun présenterait, par l'humidité et par l'usage, des taches foncées; ainsi, pour avoir bonne apparence, les bottes doivent être noircies. Ordinairement, on graisse les bottes de chasse, et c'était jadis la coutume d'en faire autant pour les bottes ordinaires, comme le démontre le quatrain suivant de la ballade *Argentile and Curan :*

> Aux jours ordinaires, il empruntait souvent
> L'habit de paysan qu'il portait les dimanches,
> Et se procurait de la graisse de lard pour rendre
> Ses « startops » noirs et souples.

Les *startops* étaient une espèce de chaussure rustique de haute forme. Fairholt, dans son ouvrage, dit que " la plus ancienne espèce de cirage pour bottes et souliers paraît avoir été une matière épaisse, visqueuse et huileuse „. Mais les bottes de cérémonie demandaient une substance plus propre que la graisse et ainsi on a pensé à la cire; et c'est ce que confirme la double signification du mot français *cirer*. On en vint tout naturellement

à rendre les bottes luisantes, parce que la cire prend si bien le poli. Enfin, le cuir verni n'est qu'une imitation du cirage ordinaire.

J'ai maintenant passé en revue les principaux articles du vêtement masculin et j'ai montré combien les rudiments ou les

Fig. 42.
Costume de « Bachelor of Laws ».

Fig. 43.
Costume de « Doctor in Physic » (d'après R. Ackermann, *History of Oxford*, 1813).

survivances (comme les appelle M. Tylor) y sont nombreux et curieux. Une recherche plus complète en révèle beaucoup d'autres. Par exemple, les diverses toges portées dans nos Universités

et ailleurs en fourniraient d'abondantes preuves. Ces toges étaient, jusqu'au règne d'Elisabeth, tout uniment des vêtements de dessus (1) ; mais elles ont survécu jusqu'à notre siècle comme de simples insignes. Leurs particularités consistent surtout dans les manches, et il est curieux de noter que presque toutes ces particularités indiquent les moyens variés par lesquels on a cherché à éviter de porter les manches ou à les rendre moins gênantes. Ainsi, les plis et les boutons de la robe d'un avocat et la fente au devant de la manche de la toge des Bacheliers-ès-Arts servent à ce but (fig. 42). Dans la toge d'un Maître-ès-Arts, alors que les manches tombent plus bas que les genoux, il y a un trou sur le côté, par lequel on passe le bras (fig. 43); le bout de la manche est fermé par une couture, mais il y a une espèce de feston dans le bas qui simule le rétrécissement au poignet (fig. 44).

Fig. 44.
Croquis d'une fausse manche avec feston.

La robe d'un avocat présente un petit chaperon cousu à l'epaule gauche, qui n'irait guère sur la tête d'un enfant, même si on pouvait l'élargir en forme de capuchon.

Ce n'est cependant pas seulement dans nos vêtements qu'on

(1) Voir les figures, pp. 254, 311, de Fairholt.

retrouve ces survivances; elles existent dans tous les objets de notre vie journalière. Par exemple, quelqu'un qui a dû subir une promenade en voiture sur une route si mauvaise qu'il était impossible de s'appuyer au fond du véhicule, comprendra l'avantage que procurent les appuis-bras tels qu'on les place dans les wagons de chemins de fer de première classe, et admettra que là

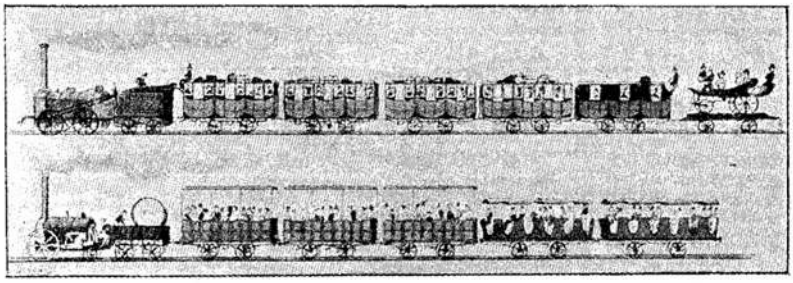


Fig. 45.
Train de la ligne de Liverpool et Manchester, vers 1835 (d'après une ancienne gravure, reproduite dans Sir Herbert Maxwell. *Sixty years a Queen*, 1897).

ce sont simplement des survivances. Les ornements arrondis sur l'extérieur des voitures de chemins de fer sont les restes de l'idée que la patache était le vrai modèle d'après lequel il fallait les construire (fig. 45 et 46); et le mot "garde„ rappelle les fonctions

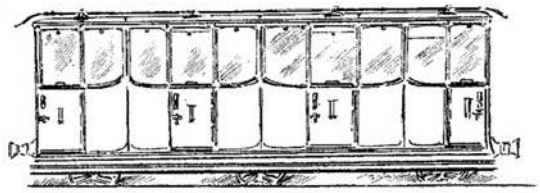


Fig. 46.
Voiture de chemin de fer belge, récente (d'après nature).

de l'homme qui était assis derrière le coche et protégeait les voyageurs et les malles avec son espingole.

Dans les premiers trains du chemin de fer de Birmingham (1838-39), il y avait des " voitures-malles „ spéciales qui étaient très étroites et ne pouvaient contenir que quatre voyageurs dans chaque compartiment (deux et deux), de façon à ressembler à la patache qu'ils venaient de remplacer.

Les mots *dele*, *stet*, dont on se sert pour corriger les épreuves, les mots *sed vide* ou *s. v.*, *ubi sup.*, *ibid.*, *loc. cit.*, employés dans les notes au bas des pages, le signe *&*, qui est simplement une corruption du mot *et*, le mot *finis* qu'on plaçait encore tout récemment à la fin des livres, sont tous, sans nul doute, des survivances du temps où tous les livres s'écrivaient en latin. La marque ʌ, employée dans l'écriture pour les interpolations, semble être le reste d'une flèche dirigée vers la phrase qu'il s'agissait d'ajouter. La marque " royal broad-arrow ", marque de propriété, est une

Fig. 47.
Henry Beauchamp, duc de Warwick
(d'après Viollet-le-Duc, *Op. cit.*).

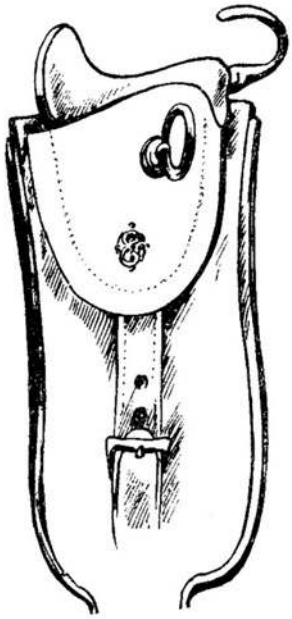


Fig. 48.
Surfaix de cheval, avec sellette.

survivance de la tête " d'un javelot barbelé porté par les Sergents d'armes, en présence du Roi, dès l'époque de Richard Ier " (fig. 47) (1).

Ce n'est pas tout. Nous montons probablement sur un cheval du côté gauche, de crainte que nos épées ne nous gênent! La petite sellette sur le surfaix du cheval (fig. 48), les coutures au

(1) Fairholt, p. 580.

dos des livres reliés en toile et celles au dos des gants, sont autant de rudiments; — mais on n'en finirait pas d'énumérer toutes ces choses. J'en ai cependant dit assez pour montrer que lorsqu'on se rappelle qu'il n'y a " rien sans cause „, l'observation des objets les plus ordinaires de la vie quotidienne peut être rendue moins insignifiante qu'elle ne le paraîtrait au premier abord.

Il semble que ce soit une règle générale que, dans les occasions solennelles et cérémoniales, les hommes conservent les coutumes archaïques : c'est pour cela que l'habit de Cour est une survivance du vêtement usuel du siècle dernier; que les uniformes, en général, présentent plus de rudiments que l'habit ordinaire; qu'une voiture avec postillon est, en Angleterre, de rigueur à une noce; et que (comme sir John Lubbock le signale) les prêtres d'une nation sauvage, quoique connaissant l'usage des métaux, emploient un couteau de pierre pour leurs sacrifices, de même que les prêtres anglicans préfèrent encore les cierges au gaz.

Les détails que nous avons donnés dans cet article, quoique simplement curieux et peut-être sans importance par eux-mêmes, prouvent que l'étude du vêtement, faite au point de vue de l'évolution, est une illustration de plus des applications presque infinies auxquelles se prêtent la sélection naturelle et les doctrines du développement qui s'y rattachent.